



Photo : GFTK

DES MONSTRES DANS LA VILLE

Sur le toit de l'hôtel Moufle, un chantier enfin achevé, j'observe la ville qui s'éclaire. Une sorte d'illusion dramatique se dégage de la place Vendôme rigoureusement ordonnée. Je vois un décor irréel que les lumières de Noël n'affadissent pas. Je perçois moins l'architecture et l'urbanisme d'un lointain 17^e siècle qu'un cadre grandiose recomposé pour servir l'idée du faste de la place royale qu'elle fut jadis. Car nous ne serons jamais plus sous le règne de Louis XIV. Pourtant, à s'enfoncer peu à peu dans un songe éthéré, bercée par cette perspective ornée de mille feux, je ne suis pas non plus certaine que nous soyons au tournant de l'année 2020. L'édifice qui est sous mes pieds a été restauré. C'est-à-dire qu'il porte en lui tous les stigmates de sa longue et tumultueuse vie en même temps qu'il semble comme délivré du temps. Aurais-je fabriqué un monstre ?

MONSTRUM, UN PHÉNOMÈNE SINGULIER

Ce terme vient du latin *monstrare* qui signifie « montrer », « indiquer », et *monstrum* du verbe *monere*, « avertir ». Le monstre se signale aux autres et à lui-même ; il est ce que l'on montre du doigt et ce qui se montre. Il traduit quelque chose d'énorme et de fantastique. Il provoque soit la terreur, soit l'admiration. La frontière s'efface ainsi entre les monstres et les merveilles.

Sacha Guitry est ici sur le promontoire du monde. Nous sommes vers 1905, et, déjà, Paris est à ses pieds. Il est chez lui, place Vendôme. Il est déjà suffisamment « monstre sacré » pour se voir immortalisé en



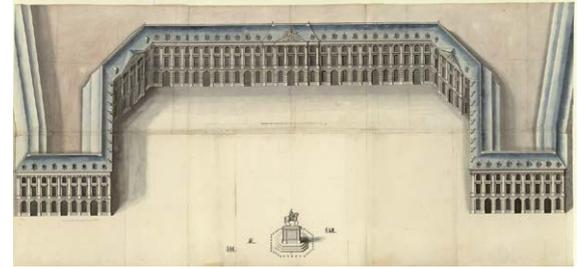
Photo : C. de Chocqueuse

Marie-Amélie Tek est Architecte du Patrimoine. Elle crée son agence en 2008, puis s'associe avec Romain Greif en 2015 pour fonder GFTK Architectes.



Photo : Roger-Viollet

Sacha Guitry (1885-1957), acteur, cinéaste et auteur dramatique, Paris.



Doc. : Gallica

↑ Élévation de la place Louis-le-Grand en perspective ; dessin, Robert de Cotte, 1699.



Doc. : musée Carnavalet, Histoire de Paris

↑ La foire Saint-Ovide, 1762, par Jean Duplessis-Bertaux (1747-1819), dessinateur.

costume sur ce belvédère du n° 26. Le vestige de cette scène de la Belle Époque, toujours visible, vit sous la menace d'un règlement urbain qui impose sa démolition.

LA « COHÉRENCE ARCHITECTURALE »

L'acte de conserver, réparer ou restaurer n'est pas anodin, il trie au gré des modes. Il coupe et il tranche, parfois sous le contrôle, voire sous la contrainte. Il est sous influence, il est conviction et, enfin, il gouverne. Il est, en somme, un instrument puissant qui fait de nous des architectes démiurges, c'est-à-dire des créateurs de l'univers.

Place Vendôme, nos gestes ont tous été téléguidentés par un règlement qui vise à revenir aux façades de Jules Hardouin-Mansart. En 1699, l'architecte conçoit un décor homogène qui forme l'écrin de la colossale statue équestre de Louis XIV. À cette époque, on parle de la place Louis-le-Grand, et le balcon de Sacha Guitry n'est qu'un œil-de-bœuf, une simple lunette sur le ciel. Ensuite, la place devient le lieu de la foire Saint-Ovide ; on y joue la satire et la *commedia dell'arte* jusqu'à 1792, date où elle prend le nom de place des Piques, du nom même de la fabrique des piques des révolutionnaires qui se trouve être, à ce moment singulier de l'histoire, dans un des hôtels particuliers. Puis elle devient la place Internationale lorsque les communards, Gustave Courbet en tête, mettent à terre la colonne d'Austerlitz en 1871. Au 20^e siècle, les façades bariolées affichent ostensiblement réclames, bijoux et trésors de la mode et du luxe. Les voitures couvrent tout l'espace libre comme un tapis.

Le diagnostic est sans appel : la place est dé-na-tu-rée. Car il faut en convenir, la place Vendôme a vu des événements de toutes les tailles, des prises d'assaut, des hommages, des rois, des empereurs, des fédérés,

des financiers, des artistes, des joailliers et même Prosper Mérimée. Est-ce cela être dénaturé ? C'est d'avoir vécu ? Indéniablement. Tôt ou tard, vient le moment où les murs, les portes et les fenêtres ne parlent plus que du passage des hommes, au détriment, sûrement, de l'homogénéité architecturale originelle du projet de Louis XIV.

Et l'on a trouvé un remède à cette vie bouillonnante, une manière de mettre de l'ordre dans le désordre, d'apaiser l'histoire tempétueuse, de hiérarchiser dates et monarques. Le cahier des charges qui nous est imposé a pour ambition de redonner une homogénéité à l'ensemble en revenant au dessein de Jules Hardouin-Mansart. Façades, toitures, fenêtres et place, tout est bon pour que vive ou revive la cohérence architecturale – au passage, je m'interroge sur cette « cohérence » qui est venue discrètement se substituer à la beauté et à l'émotion, à « l'invisible dans un bloc de réel ».

DE LA FABRIQUE DES MONSTRES

À vrai dire, je ne sais pas si la cohérence que l'on exhorte est en train de rendre la place Vendôme plus belle, mais plus uniforme, c'est absolument certain. Elle sera nécessairement une partition musicale différente. Mais supprimer 300 ans de transformations, de mutations et des gestes des hommes de toutes les époques, n'est-ce pas aussi se libérer des vies qui vont avec, se débarrasser des mille âmes d'un coup, de juger que des histoires valent moins que d'autres, à tel point que le livre de pierre soit tenu de les effacer aussi ? N'est-ce pas préférer les hôtels des aristocrates aux ateliers des couturières, Antoine Crozat le banquier au romantique Frédéric Chopin, choisir la crinoline plutôt que Coco Chanel ? Oublier Sacha ? Enfin, que faire de cette colonne immense qui impose son ombre outrageuse au cadran solaire de la cohérence vue du ciel ?

En réalité, je crois que nous faisons des monstres magnifiques. Des êtres virtuels, des créations totales. D'abord, nous redessignons leurs grands fronts lisses en ardoise en balayant d'un revers de la main toutes les fenêtres des ateliers des modistes. Puis on trouve normal de préférer la brouette à l'avion ; lucarnes et œil-de-bœuf remplacent les lumineux balconnets acquis par le 19^e siècle, celui de Coco Chanel au Ritz comme celui que se taille Sacha dans son toit. On restitue un égout que l'on nomme « libre », qui nous douche de l'eau de pluie devant les boutiques luxueuses. Nous peignons, en fermant les yeux, du gris-vert sur le blanc des croisées anciennes. Sans état d'âme, nous ajoutons un beau bleu de Prusse aux dix-sept couches de peinture de la porte cochère, qui, pourtant, cachent mal l'irréductible teinte vert bouteille d'origine. Et, à la fin, notre monstre avale, sans mot dire, les larges devantures des magasins qui ont défoncé les petits jours des domestiques tout au long du 20^e siècle.

Mais il en est ainsi ; à faire des choix, nous faisons des monstres.

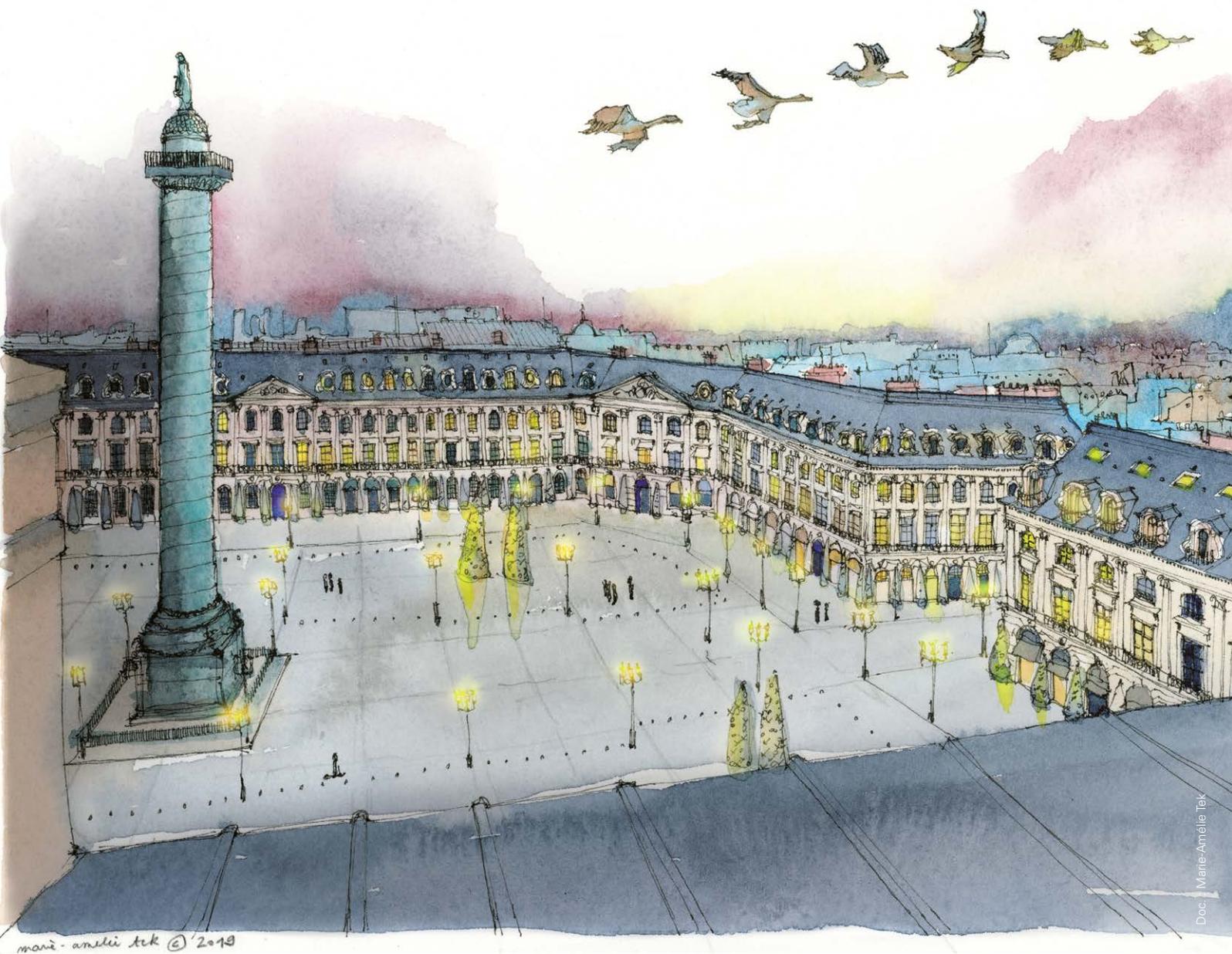
Eugène Viollet-le-Duc l'a dit en d'autres termes et en d'autres temps dans son Dictionnaire* : « Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. »

DEUS EX MACHINA !

Bientôt, la place Vendôme aura retrouvé sa belle cohérence de décor de théâtre feint, unique et magnifique. Nos authentiques créatures seront bel et bien débarrassées du temps pour vivre dans la fiction d'un

« Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. »

*Eugène Viollet-le-Duc,
Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle, 1854-1868.



imaginaire harmonieux. L'acte de restaurer s'acquitte d'une confrontation de métamorphoses et nous offre le loisir d'une récréation de l'univers, d'un corps à corps avec le temps et l'oubli. D'un coup de baguette magique, nous ordonnons une sorte de résurrection et jouissons de la puissance divine de l'illusion. À ces fins, la ville, comme le musée, est le réceptacle parfait de nos expériences faites de la dépossession.

Ainsi, nous aurons tous mis beaucoup d'ardeur et de passion à rééditer une place royale sans roi, l'écrin parfait de la statue de Louis XIV dont il ne reste que le pied gauche dans les réserves du Louvre. Pour cela, nous restaurons des demeures de notables pleines à craquer de boutiques et de *showrooms*. Nous maquillons et falsifions sans cesse. Mais qu'importe ! Faisons toujours à nos chimères des destins de monstres merveilleux et, d'une place, un théâtre irréel.

Il fait nuit déjà. Le spectacle recouvre la ville, musée des œuvres admirées, délivrées du sujet, de l'anecdote, du temps et des hommes. Ainsi naît un décor sublime, dans les dernières convulsions du petit hôtel Moufle bâti en 1723 par Pierre Grandhomme. 

Marie-Amélie Tek
Architecte du Patrimoine